

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Patricia Galloway, *Practicing Ethnohistory. Mining Archives, Hearing Testimony, Constructing Narrative*, Lincoln et London, University of Nebraska Press, 2006, 454 pages.

par Sigfrid Tremblay

Recherches amérindiennes au Québec, vol. 38, n° 1, 2008, p. 91-93.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/039754ar>

DOI: 10.7202/039754ar

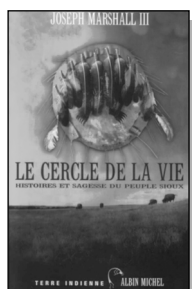
Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Comptes rendus



Le Cercle de la vie : histoires et sagesse du peuple sioux

Joseph Marshall III. Albin Michel, Paris, 2005, 244 p.

À UNE ÉPOQUE où les Amérindiens sont de nouveau préoccupés par la question de leur identité nationale, la préservation de leurs traditions devient de plus en plus importante. Ce n'est pas surprenant, alors, que la cinquième œuvre de Joseph Marshall III s'ouvre sur un hommage aux Anciens et aux Anciennes de la nation lakota, « Grands-pères et grands-mères [qui] étaient les gardiens de tous ces récits merveilleux que les anciens des générations précédentes leur avaient racontés » (p. 10). Le recueil comprend en premier lieu la transcription d'une variété de mythes et de légendes que l'auteur a recueillis dans sa tradition orale. Aux récits oraux qui forment l'essentiel de l'ouvrage, Marshall ajoute des souvenirs personnels, des récits historiques, des réflexions évocatrices ainsi qu'un épilogue qui met en relief la diversité des nations autochtones d'Amérique du Nord.

Les divers textes sont rassemblés en douze chapitres illustrant ce que Marshall désigne comme étant les vertus cardinales des Lakotas, telles que l'humilité, la persévérance, le respect et la bravoure, pour n'en nommer que quelques-unes. Tandis que Marshall a réussi à rédiger un ouvrage assez original, son principal mérite est dans les transcriptions des récits oraux. Celles-ci démontrent non seulement la richesse d'une tradition orale, mais elles représentent aussi la récupération et la préservation d'une culture qui risque toujours d'être perdue au fil du temps.

Les transcriptions comprennent, en premier lieu, plusieurs histoires d'origine.

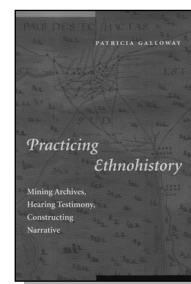
Conformément aux modèles mythologiques – ce qui est bien souligné dans le titre de la version française –, ces récits correspondent souvent aux notions cycliques de la vie qui ordonnent que les individus aussi bien que les communautés doivent subir une désagrégation afin de se reconstituer. « L'histoire de l'aigle », pour donner un exemple, explique comment le peuple lakota a pu se récréer après une apocalypse. À l'issue d'une inondation, une seule jeune femme survit grâce à la compassion d'un aigle qui la nourrit et la protège contre les éléments. Après un temps, la vie se rétablit sur la terre, mais la jeune femme est toujours seule. Pour éviter d'abord la fin inévitable de l'humanité, l'aigle prend la décision de renoncer à sa vie d'aigle pour se reconstituer en tant qu'humain. À la fin de l'histoire, le couple conçoit plusieurs enfants qui deviennent par la suite la nouvelle race des Lakotas.

L'équilibre de la cosmogonie cyclique est aussi reflété dans des légendes qui servent à illustrer les coutumes traditionnelles. Quelques-unes mettent en valeur le rite de passage, un procédé par lequel un jeune homme réussit, par l'entreprise d'une épreuve, à abandonner sa vie d'enfance pour se reconstituer en tant qu'homme. Dans « L'histoire du Défenseur » par exemple, un jeune néophyte nommé Hoka doit se défendre contre un ours lorsqu'il est chargé de la responsabilité de garder un camp de chasse. À la suite de cet exploit, Hoka devient un homme de grande valeur qu'on renomme *Naicinji*, le Défenseur.

Tandis que les histoires traditionnelles font partie d'une mythologie servant la double fonction d'expliquer les origines et de ratifier les coutumes lakotas, Marshall insiste sur leur signification parabolique. Les divers récits font d'ailleurs partie, avec les discours qui les accompagnent, d'un enseignement moral soulignant les attributs proverbiaux de bon sens et de vigueur. « L'histoire de l'aigle » est d'abord présentée en tant que modèle exemplifiant l'importance de la compassion, et « L'histoire du Défenseur » sert à illustrer les mérites de la bravoure.

Malgré le fait que le didactisme de Marshall s'avère parfois enfantin, la juxtaposition des divers textes réussit à pourvoir les récits traditionnels d'une signification contemporaine et populaire sans diminuer leur richesse culturelle ni leur importance anthropologique.

Michel Chevrier
Carleton University,
Ottawa



Practicing Ethnohistory. Mining Archives, Hearing Testimony, Constructing Narrative

Patricia Galloway, Lincoln et London, University of Nebraska Press, 2006, 454 pages.

TRADITIONNELLEMENT, l'ethnohistoire se définit à la fois par sa problématique spécifique et par une approche méthodologique multidisciplinaire. Elle réfère, dans le premier cas, à l'étude des causes et modalités de transformation des sociétés autochtones au contact des entités coloniales européennes. Dans le second, elle implique l'utilisation croisée de la source traditionnelle de la discipline historique (le document écrit) et de l'ensemble des techniques d'investigation de l'anthropologie. C'est probablement cet aspect multidisciplinaire qui prédomine aujourd'hui lorsqu'on fait référence à l'ethnohistoire. Un de ses représentants les plus emblématiques, Bruce G. Trigger, préférerait par exemple « réserver » l'expression pour désigner « l'ensemble des techniques qui servent à étudier l'histoire des Autochtones » (Trigger 1990 : 233). Quant à savoir si l'ethnohistoire constitue un champ de recherche à part entière dans le grand ensemble de la discipline historique, la question demeure toujours ouverte et propice aux polémiques (Trigger 1990 : 232 ; voir aussi Viau 1999 et Trigger 1982).

Avec *Practicing Ethnohistory*, Patricia Galloway préconise implicitement une ethnohistoire bien distincte qu'elle s'efforce de démarquer d'une discipline historique traditionnelle. L'ouvrage, qui regroupe différents articles publiés par l'auteure entre 1981 et 2003, retrace le parcours intellectuel de cette littérature de formation convertie à l'ethnohistoire par le biais de l'édition de sources historiques, un parcours présenté en introduction comme une « autobiographie intellectuelle » (p. 1). Précisons d'emblée que la grande majorité des textes regroupés ici concerne l'histoire des populations du Sud-Est américain – surtout les Choctaws, accessoirement les

Chickasaws et les Natchez – de la Proto-histoire jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En fait, les quatre divisions de l'ouvrage gravitent d'une façon ou d'une autre autour de problèmes relatifs à l'histoire des Choctaws.

La première partie (« Historiography: Deconstructing the Text ») s'attarde aux problèmes que pose l'interprétation de la source historique « traditionnelle ». À partir de critiques de sources et d'exemples historiques précis, Galloway soulève des questions méthodologiques et épistémologiques quant à la nature et à l'interprétation du document « archivé ». Sa réflexion s'articule autour de deux points : d'une part, la source d'archives demeure une trace institutionnalisée, c'est-à-dire que sa préservation est assujettie à des critères de conservation plus ou moins arbitraires qui dépendent des priorités et des contraintes, variables selon les époques, des instances archivistiques. Concernant l'étude de populations autochtones longtemps négligées par les institutions, il existe donc un problème de *représentativité* du document d'archives. D'autre part, les sources étant toujours des comptes rendus culturellement et idéologiquement orientés, se pose la question de la *crédibilité* historique. Ce problème est particulièrement approfondi dans le quatrième essai (« The Unexamined Habitus », p. 55-77) qui, autour d'une discussion sur les problèmes d'une approche historique directe en archéologie, présente sans doute la réflexion la plus originale sur la critique des sources. À partir du concept d'*habitus* du sociologue Pierre Bourdieu et des recherches récentes en sciences cognitives, Galloway cherche à rendre compte des implications des expériences nouvelles en situation de contact. L'objectif est ici de démontrer la mécanique du processus d'assimilation d'un nouvel environnement culturel pour mettre à jour les distorsions cognitives inconscientes dans la narration du récit de voyage.

Curieusement, toutefois, la méthode ethnohistorique n'apporte que peu de substance révisionniste aux exemples concrets de critiques de sources, fondées presque exclusivement sur un exercice de corroboration à partir des documents d'archives. Si l'objectif était de démontrer les insuffisances du document écrit dans une démarche d'interprétation historique, l'exercice est plutôt équivoque ici, puisque la source écrite suffit en elle-même à assurer sa propre

critique interne dans la plupart des cas discutés. Bref, le projet ethnohistorique demeure plutôt discret et sous-entendu dans cette première partie. Il devient beaucoup plus tangible dans la deuxième (« Positive Methods: Constructing Space, Time, and Relationships »). L'auteure y regroupe les essais les plus stimulants pour une approche multidisciplinaire de l'ethnohistoire, explorant des avenues méthodologiques susceptibles d'affranchir partiellement la connaissance historique des limitations inhérentes au document écrit. La diversité des approches discutées par l'auteure impressionne : elle emprunte ses expérimentations méthodologiques à la démographie historique, à l'anthropologie linguistique, à la géographie et à l'archéologie. Le premier essai de cette section discute par exemple des nombreuses difficultés de méthode reliées à l'exercice éminemment complexe de la reconstitution démographique des populations mississippiennes préhistoriques à partir de recherches archéologiques. Dans le même objectif de reconstitution, cette fois pour la période historique, Galloway démontre aussi un intérêt marqué pour la source cartographique. Elle fait appel à la technologie informatique pour « corriger » les distorsions des cartes du XVIII^e siècle afin de localiser avec plus de précisions les villages recensés. Si ses premières expérimentations en géographie informatique (dès 1981 !) sont plutôt expérimentales et peu conclusives, l'utilisation du système d'information géographique (SIG) ouvre sans aucun doute bien des perspectives intéressantes pour l'interprétation des documents cartographiques.

Enfin, l'anthropologie linguistique permet à Galloway d'approfondir l'histoire des Choctaws : à partir de l'interprétation des toponymes autochtones, d'abord, mais aussi à l'aide des noms de personnes. Comme le démontre Galloway, ces noms ne constituaient pas seulement des marques individualisées d'identité, mais pouvaient aussi porter des traces de fonctions sociopolitiques ou de divisions claniques. Il s'ensuit une révision de la structure sociopolitique des Choctaws, dont les rôles de pouvoir étaient probablement davantage définis que ne le laisse croire une analyse conventionnelle des sources. En résumé, même si les résultats concrets pour la connaissance sont plutôt variables dans cette deuxième partie, la démarche méthodologique de Galloway s'avère intéressante.

La troisième – et plus substantielle – division de l'ouvrage (« Essays in Ethnohistory: Making Arguments in Time ») laisse de côté les questions théoriques et méthodologiques des sections précédentes pour mettre l'accent sur le travail plus concret de Galloway concernant l'histoire des Choctaws, plus particulièrement en ce qui a trait à leur organisation sociopolitique interne et à leurs relations diplomatiques avec les acteurs coloniaux européens. S'appuyant essentiellement sur des sources manuscrites, Galloway dresse le portrait d'un espace social choctaw divisé autour d'enjeux politiques et économiques. En dépit d'une apparente cohésion sociopolitique et d'un ethnonyme commun, deux groupes distinctifs (*moieties*) se sont affrontés sur des questions de stratégies d'alliance avec les nations européennes rivales : les Imoklashas, intéressés par les avantages économiques du commerce anglais, et les Inholahatas, davantage préoccupés par la nécessité de préserver l'alliance française et sa généreuse politique de présents. Cette divergence politique interne mena incidemment à une violente guerre civile entre 1746 et 1750, épisode abondamment documenté par Galloway. Soulignons qu'en dépit des efforts de l'auteure pour démarquer, en introduction (p. 15), ces essais d'une histoire événementielle, ceux-ci s'inscrivent néanmoins davantage, sur la forme, dans le paradigme de l'histoire politique que dans celui de l'ethnohistoire.

Enfin, la quatrième partie (« Ethnohistory and Ethics: Defining the Situation ») aborde des questions éthiques en lien avec l'interprétation de l'histoire et la pratique anthropologique. Ces deux derniers essais s'attardent aux problèmes relatifs à la participation des communautés culturelles à l'élaboration d'une exposition muséologique sur leurs propres histoires, ainsi qu'à ceux, historiquement complexes, que soulève l'exhumation des dépouilles autochtones à des fins d'analyse scientifique.

Practicing Ethnohistory se révèle une contribution stimulante pour l'histoire sociopolitique des populations autochtones en contexte colonial, celle des Choctaws en particulier. Pour une discussion critique sur la pratique de l'ethnohistoire, ses méthodes et ses limites, ses enjeux, sa véritable spécificité par rapport à la méthode historique, le travail s'avère malheureusement incomplet. On regrette surtout la récupération occasionnelle de l'ethnohistoire

dans un discours visant à dénoncer une certaine perception de l'auteure par rapport à la méthode historique, perception qui s'appuie sur une historiographie dépassée et plus ou moins révisée (qui remonte, pour l'essentiel, aux décennies 1920 et 1930!). Galloway utilise plutôt artificiellement cette historiographie pour présenter la source écrite comme une trace méthodologique des intérêts colonialistes perpétuée par la connaissance « occidentale » (voir par ex. p. 93-94), comme si l'historiographie contemporaine s'était montrée complètement hermétique au relativisme culturel.

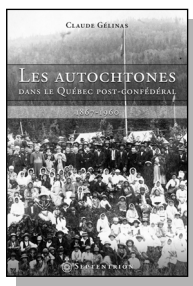
Les critiques de Galloway ne sont par ailleurs pas dépourvues de contradictions. Tout en dénonçant longuement en introduction la mise à l'écart de la tradition orale par l'histoire selon des critères qu'elle considère comme arbitraires et culturellement orientés (p. 25-26), elle avoue du même souffle sa propre incapacité à utiliser cette tradition dans une perspective historique. Ce paradoxe maladroitement justifié (« there is always more to learn in order to treat this complex past with adequate seriousness », p. 27) traduit une tentative de culpabilisation méthodologique qui s'appuie sans doute davantage sur des préoccupations politiques contemporaines que sur une réflexion méthodologique cohérente concernant le problème de l'oralité et de la mémoire. Le ton parfois moralisateur envers la connaissance « occidentale » s'avère d'autant plus étrange que, en dépit d'une volonté de se démarquer du point de vue théorique et d'une certaine créativité méthodologique, le travail de Galloway ne s'inscrit certainement pas en révolution par rapport à l'histoire telle que définie par les fondateurs des *Annales*, tant sur la question épistémologique (Lucien Febvre et Marc Bloch n'ont-ils pas abondamment insisté sur les pièges de l'interprétation de la source écrite et sur la nécessité d'une approche multidisciplinaire?), que dans sa contribution plus substantielle sur l'histoire des Choctaws, dans la troisième partie. La grande question sur l'ethnohistoire demeure par conséquent à peu près intacte en fin d'ouvrage : le déplacement de la perspective historique des acteurs coloniaux vers les populations autochtones suffit-il en soi pour démarquer l'ethnohistoire? Sa spécificité est-elle bien réelle ou s'agit-il là d'un débat de coquetterie disciplinaire? Comment se positionne Galloway par rapport à

certain anthropologues, comme Bruce G. Trigger, pour qui la distinction de l'ethnohistoire en tant que « champ de recherches historiques » ne fait « que perpétuer une distinction ethnocentrique et inadmissible entre peuples possédant l'écriture et peuples ne la possédant pas » (Trigger 1990 : 233)? À notre avis, c'est dans une expertise multidisciplinaire que peut se construire un espace de démarcation pour l'ethnohistoire, et non dans une entreprise idéologique parfois artificielle et anachronique de décolonisation épistémologique.

Sigfrid Tremblay
Chaire de recherche du Canada sur la
question territoriale autochtone
Université du Québec à Montréal

Ouvrages cités

- TRIGGER, Bruce G., 1982 : « Ethnohistory: Problems and Prospects », *Ethnohistory* 29(1) : 1-19.
- , 1990 : *Les Indiens, la fourrure et les Blancs : Français et Amérindiens en Amérique du Nord*. Coll. « Anthropologie », Boréal/Seuil, Montréal et Paris.
- VIAU, Roland, 1999 : « Du bon usage de l'ethnohistoire. Essai d'analyse réflexive », in Roland Tremblay (dir.), *L'éveilleur et l'ambassadeur : Essais archéologiques et ethnohistoriques en hommage à Charles A. Martijn* : 177-186. Paléo-Québec n° 27, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.



Les Autochtones dans le Québec post-confédéral, 1867-1960

Claude Gélinas. *Séptentrion, Sillery*, 2007.

L'ANTHROPOLOGUE QUÉBÉCOIS Claude Gélinas propose ici une synthèse générale de l'histoire – peu connue somme toute – des autochtones du Québec entre la Confédération et les années 1960, doublée d'une étude détaillée de leurs rapports idéologiques, politiques, sociaux et économiques avec le reste de la société québécoise. L'auteur cherche avant tout à nuancer le récit

bien connu de la marginalisation complète des autochtones à partir du début du XIX^e siècle. Afin d'y parvenir, Gélinas met en lumière certains éléments qui témoignent de la réelle « participation de ces derniers dans la société nationale de l'époque » (p. 11). Selon l'auteur, il existerait un clivage important entre le discours historiographique « qui tourne autour des concepts de marginalisation, d'isolement, de pauvreté et de dépendance » (*ibid.*) et un grand nombre de données historiques et ethnographiques qui laissent plutôt penser que les autochtones étaient très présents dans la société nationale et que leur pauvreté n'était pas si marquée par rapport à la majorité. C'est le clivage entre les différents discours véhiculés à l'époque par la majorité eurocanadienne et la réalité que Gélinas propose d'étudier pour la période 1867-1960.

Le premier chapitre brosse un portrait d'ensemble des rapports entre autochtones et non-autochtones. On y apprend que la population autochtone s'accroît tout au long de la période étudiée, mais qu'en même temps son poids démographique et la proportion de ceux qui résident dans la vallée du Saint-Laurent (près des populations blanches) diminuent, « comme si, de plus en plus nombreux, les autochtones devenaient parallèlement de moins en moins visibles aux yeux des autres citoyens du Québec » (p. 28). Gélinas fait aussi dans cette section l'histoire de l'application des politiques fédérales dans la province, politiques assimilationnistes qui étaient pour la plupart formulées en fonction des réalités propres à l'Ouest canadien et dont les impacts au Québec auraient été mineurs.

Aux deuxième et troisième chapitres, l'auteur tente de reconstituer la « représentation d'ensemble que les citoyens de la province pouvaient se faire des autochtones » (p. 14) à partir des discours d'intellectuels canadiens-français et de l'idéologie générale de l'époque. Au sujet du discours des intellectuels, Gélinas démontre que les autochtones y font office, au même titre que les anglophones et les immigrants, de repoussoir identitaire. Les autochtones semblent ainsi absents du grand récit national dans l'historiographie dominante, sinon pour y être présentés comme des témoins moribonds d'une époque révolue. Cet ensemble de représentations ne semble toutefois pas être le résultat d'un projet concerté. Car, si chaque auteur a sa